



LE GÉNÉRAL GOURKO

Une sorte de mystère plane sur la maladie dont est atteint depuis plusieurs semaines le général Gourko, le principal chef de l'armée russe.

Le bruit a couru qu'il avait été l'objet d'une tentative d'empoisonnement, qu'on avait mêlé un toxique à ses aliments, et ce qui donne un caractère de véracité à cette version, c'est que le cuisinier du général a subitement disparu ; d'autre part, on dit que la maladie du général Gourko est toute naturelle : il souffrirait de rhumatismes aigus.

Quoi qu'il en soit, le Czar s'intéresse vivement à la santé du vaillant soldat et chaque jour le bulletin des médecins lui est envoyé télégraphiquement.

Il paraît qu'actuellement le général Gourko est hors de danger ; la semaine dernière, il était agonisant et on avait même annoncé sa fin.

Depuis la mort du général Shobelev, le général Gourko est dans l'armée russe le chef incontesté du parti français ; c'est l'un des hommes qui ont le plus contribué à l'alliance franco-russe, et sa mort constituerait une véritable perte pour notre pays.

L'Allemagne le redoute beaucoup. Elle avait espéré un instant que, souffrant, il devrait abandonner son commandement à la frontière. Mais le général veut rester à son poste jusqu'au bout.

En Russie, où l'on a la certitude qu'il a été victime d'une tentative d'empoisonnement, on n'hésite pas à accuser les Allemands de ce crime.

Le général Gourko, avec les généraux Obroutcheff, Bogdanovitch et Vannovsky, est un ami sûr et fidèle de la France ; c'est lui qui disait un jour : " Un mot du Czar, et j'entre en Allemagne !

NOTES ET IMPRESSIONS

Le paresseux est le tétard du criminel.—JULES CLARETIE.

Le courage n'est pas exclusivement une qualité française, c'est plus qu'un caractère national, c'est une vertu humaine.—ERNEST MAYRAND.

Il y a des gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls, ils sont le fléau des gens occupés.—DE BONADD.

Si la race canadienne-française passe à travers les obstacles qu'on lui suscite continuellement, si plus tard elle résiste encore et sort victorieuse de la lutte finale, elle le devra en grande partie à l'inspiration du grand patriote : Duvernay.—E.-Z. MASSICOTTE.



MORTE EN MER

Il y a quelques années, j'ai passé plusieurs semaines dans un village marin de la côte bretonne. Quel trou, mais si pittoresque ! Un mauvais échouage pour dix bateaux tout au plus ; une seule rue, très escarpée, pareille au lit d'un torrent, et, là-haut, sur le premier plateau de la falaise, l'église, bijou gothique, au milieu du cimetière plein de folle avoine, d'où l'on domine l'Océan. Me trouvant bien pour travailler, je m'étais attardé dans ce coin jusqu'à la fin du mois de septembre, qui, par une chance assez rare dans le pluvieux Finistère, fut, cette année-là exceptionnellement doux et pur.

J'occupais, dans l'unique auberge du lieu, une grande chambre blanchie à la chaux, sommairement mais proprement meublée, dont la fenêtre s'ouvrait sur le large. Assis sur une chaise de paille devant une table de bois blanc, j'ai composé alors tout un poème au bruit solennel et berceur des grandes lames qui semblaient me dire sans cesse que le rythme est une loi de la nature.

Mais on ne peut toujours faire des vers et écrire, et la promenade à pied était mon hygiène et ma distraction. Le plus souvent, je m'en allais le Long de la grève, ayant à ma droite la falaise aride et monumentale, et à ma gauche les espaces découverts par la marée basse, immense désert de sable, taché seulement de quelques groupes noirs de rochers. La solitude était complète. A peine ai-je échangé là deux ou trois fois un salut avec quelque douanier faisant sa ronde, le fusil en bandoulière. J'étais un promeneur si régulier, si paisible, que les hirondelles de mer n'avaient plus peur de ma vareuse rouge et sautillaient à quelques pas de moi, en imprimant leurs pas étoilés sur le sable humide. Je faisais ainsi, chaque jour, six ou huit kilomètres et je rentrais, la poche pleine de ces délicats coquillages qu'on trouve en fouillant de la main les petits galets toujours mouillés.

C'était mon excursion favorite. Pourtant, par les jours de forte brise et de grosse houle, j'abandonnais le bord de la mer et, remontant la rue du village, j'allais flâner dans la lande ;—ou bien je m'établissais avec un livre, sur un vieux banc, dans le cimetière, où l'on était abrité du vent d'ouest par la masse de l'église.

Le bel endroit de tristesse et de rêverie ! Vers le ciel d'automne où couraient les nuées, le clocher à jour s'élançait, pieux et svelte. Des corbeaux, qui s'y étaient nichés, s'en échappaient et y revenaient en croassant, et l'ombre de leurs grandes ailes sans cesse glissait sur les tombes éparées dans l'herbe haute. Entre deux des contreforts de l'église, à demi ruinés et dont la pierre grise et rongée par le vent marin se parait ça et là d'un frissonnant bouquet de petites fleurs jaunes, une chèvre noire au piquet, presque effrayante avec ses yeux de flamme et sa barbiche satanique, bêlait et tirait sur sa corde. Le soir, surtout, quand, à travers le squelette d'un vieux pommier mort, aux branches rageuses, on voyait là-bas, à l'horizon, le soleil couchant saigner sur la mer, ce sauvage cimetière emplissait l'âme d'une poignante mélancolie.

Ce fut par un de ces soirs-là qu'en errant parmi les tombeaux—plusieurs, au-dessous d'un nom de marin, portaient la mention sinistre : " mort en mer,"—je lus sur une croix encore neuve, ces mots qui m'étonnèrent et m'émurent :

ICI REPOSE

NONA LE MAGUET

Morte en mer, le 26 octobre 1878, à l'âge de 19 ans

Morte en mer ! Une jeune fille ! Les femmes